

LE PASSE-TEMPS

ET LE PARTERRE

RÉUNIS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature - Beaux-Arts - Musique - Biographies - Nouvelles

ABONNEMENTS

Six Mois..... 3 fr.
Un An..... 5 »

Rédaction et Administration : 14, rue Confort, LYON

Y. FOURNIER, Directeur

ANNONCES

Annonces..... la ligne 0.50
Réclames..... — 1 »

SOMMAIRE

| | |
|--|--------------------|
| Causerie : <i>Le Congrès de la Chanson</i> | Léon MAYET. |
| Echos artistiques..... | X... |
| Nos Théâtres..... | X... |
| Le Sourire (Sonnet)..... | Gabriel SAMBOISKI. |
| Lettre Parisienne : <i>Un Bibelot dramatique</i> | Arsène ALEXANDRE. |
| Regrets : <i>Terza-Rima (Poésie)</i> | E. B. |
| Une Tasse de Thé..... | Jeanne GERMAIN. |
| Offrande (Poésie)..... | Anna DE NOAILLES. |
| Libre chronique : <i>Au Banquet des Maires</i> | FRANC-SILLON. |
| Phébus (Conte d'ouverture)..... | Joseph BOUCHARD. |
| Concours de Sonnets..... | X... |
| Autour du mariage..... | MARCEL ROSNY. |
| Bibliographie..... | X... |
| Spectacles et Concerts..... | X... |
| Bulletin Financier..... | X... |

formes — l'interprète des émotions humaines.

Et quand le même écrivain ajoute qu'elle est aussi, comme la baïonnette, une arme bien française, il évoque, du même coup, le rôle considérable de la chanson opposante et francheuse « de cette décoiffée qui dit la vérité aux gens » et qu'on retrouve constamment mêlée aux événements de notre histoire nationale.

A peine lancée, l'idée d'un Congrès de la Chanson a fait rapidement son chemin et les adhésions n'ont pas attendu que le Comité fut composé, pour se produire en foule.

Voici la composition définitive du Comité d'honneur et du Comité exécutif :

COMITÉ D'HONNEUR

MM.
ROUJON (Henry), officier de la Légion d'honneur, directeur des Beaux-Arts, membre de l'Institut.
BORNIER (Henri de), O. L. H., auteur dramatique, membre de l'Académie Française.
CLARETIE (Jules), C. L. H., administrateur de la Comédie Française, membre de l'Académie Française.
COPPÉE (François), C. L. H., membre de l'Académie Française.
FORMENTIN (Charles), L. H., conservateur du Musée Galliera, homme de lettres.
FOQUIER (Henry), O. L. H., homme de lettres.
HARAUCOURT (Edmond), O. L. H., homme de lettres.
MONTORGUEIL (Georges), L. H., homme de lettres.
MANUEL (Eugène), C. L. H., homme de lettres.
RICHEPIN (Jean), homme de lettres, auteur dramatique.
SULLY PRUDHOMME (Arm.), C. L. H., membre de l'Académie Française.
THEURIET (André), O. L. H., membre de l'Académie Française.

COMITÉ EXÉCUTIF

MM.
 Président : **SILVESTRE** (Armand), chevalier de la Légion d'Honneur, homme de lettres.
 Vice-Présidents : **BOURDELIN** (Emile), O. I., président du *Caveau*.
CHEBROUX (Ernest), O. I., président de la *Lice Chansonnière*.
 Secrétaire Général : **LUGNIER** (Antonin), O. A., vice-président de la *Lice Chansonnière*.
 Trésorier : **BRESLES** (Henri), O. A., compositeur de musique, critique musical au *Passe-Partout*.

Membres : **BOUKAY** (Maurice), O. A., député, homme de lettres.

CHARPENTIER (J.-L.), homme de lettres, rédacteur au *Passe-Partout*.

DUPILLE (Léonor), membre du *Caveau*.

HEY NIGER, O. A., directeur du *Passe-Partout*.

MEUSY (Victor), O. A., chansonnier, homme de lettres.

PRADELS (Octave), O. I., chansonnier, ancien président de la Société des Auteurs et Compositeurs de musique.

PRIVAS (Xavier), chansonnier.

XANROF, (Léon) O. I., homme de lettres, chansonnier, syndic de la Société des Auteurs et Compositeurs de musique.

YANN-NIBOR, L. H., chansonnier.

POUR LES DÉPARTEMENTS.

MAYET (Léon), O. A., président du *Cercle Pierre Dupont*, à Lyon.

PARET (Eugène), président du *Caveau Stéphanois*, à Saint-Etienne.

ROY (Camille), O. I., président du *Caveau Lyonnais*, à Lyon.

Le but du Congrès ? Je laisse à l'un des représentants les plus autorisés de la Chanson Française, à M. Emile Chebroux, le soin de l'expliquer :

« Il ne s'agit pas seulement pour les organisateurs, de réunir les chansonniers en un banquet et de toaster au dessert. Il s'agit surtout de grouper les membres d'une même famille pour qu'ils puissent y parler de leurs besoins, de leurs aspirations, de leurs communs intérêts. Il faut que le congrès des Chansonniers ait son but utile et moral. Depuis de trop longues années déjà, les scènes de nos cafés-concerts sont livrées à de coupables trafiquants du couplet, qui écoulent là leurs mauvais et dangereux produits. Il est temps de réagir et de rendre à la chanson, cette belle fille de notre race, son rire franc et sa saine gaieté.

Comme tout ce qui naît sur notre sol de France (et la chanson est un produit intellectuel essentiellement français), il faut que notre dixième muse soit digne de notre intelligence. Il faut, lorsque nos refrains s'envolent au delà de la frontière, qu'ils portent l'estampille de notre esprit national.

Ne nous laissons pas dire que nous avons la chanson que nous méritons.

La chanson est à nous, bien à nous ; elle ne fleurit que sur le vieux sol gaulois.

Je l'ai déjà dit ailleurs :

CAUSERIE

Le Congrès de la Chanson.

La Chanson va prochainement avoir son congrès : la date en est dès maintenant fixée aux 19, 20 et 21 octobre.

Un Congrès de la Chanson ! Ceux-là seuls s'en étonneront — et combien peu nombreux sont-ils — qui pourraient ignorer encore la place importante que cette forme de la poésie qu'on peut appeler « la poésie des humbles, la poésie du peuple » tient dans la vie française.

Comme le disait naguère M. Jules Claretie — dans un article remarquable à tous égards — « la Chanson est, comme le vin, un produit de notre sol, une fleur de la patrie ».

Et cela est tellement vrai, que nous la retrouvons — à toutes les phases de notre existence — associée à nos joies, à nos peines, à nos espoirs !

Ronde enfantine ou hymne patriotique, romance sentimentale ou chanson satirique, elle est — sous toutes ses

Tous les peuples peuvent avoir des poètes, la France seule a des chansonniers.

A notre époque de fièvre quand nous obéissons à des poussées vigoureuses qui nous obligent à jouir vite des choses, quand nous pouvons à peine suivre les manifestations de la science, quand nous échappes la moitié de ses enfantements merveilleux, le temps nous manque pour lire les longs poèmes, fussent-ils beaux comme ceux d'Homère.

La chanson sera peut-être l'unique poésie de l'avenir.

Les grands poèmes sont pour les lettrés, pour les oisifs et les riches. La chanson est la littérature, la poésie du peuple : celle qui parle immédiatement à son esprit. C'est souvent dans la chanson qu'il puise son éducation première, voilà pourquoi il est criminel de vicier son goût, de corrompre son esprit, d'empoisonner son cœur par des productions malsaines.

La chanson doit revendiquer une place dans notre littérature. Il ne faut plus qu'elle soit exposée au dédain des académiciens qui l'ont reniée et rejetée de leur temple, justement (c'est injustement qu'il faudrait dire) parce qu'ils n'entendent, de celle qui a pris sa place, que des choses niaises et malpropres, que de pauvres diables des deux sexes débitent dans les Bouis-Bouis avec des grimaces et des contorsions ridicules. La faute en est-elle à l'auteur, à l'éditeur, à l'artiste, au public ? c'est ce qu'il faudra étudier. En attendant on se jette le mauvais produit à la tête et chacun s'en excuse comme s'il avait commis une mauvaise action.

A la vérité ces sortes de chansons sont généralement faites par des besogneux de la lyre, par des fabricants éhontés, qui, s'ils n'avaient pas fait le commerce des chansons, auraient pu tout aussi bien vendre du vin fait avec du bois de campêche ou du lait fabriqué avec de l'amidon.

La chanson comme la vigne, fille de notre sol, a ses microbes, il faut l'en débarrasser. Il faut assainir.

Nous ne voulons, dans l'appel que nous adressons aux chansonniers, faire aucune exclusion ; nous accueillons toutes les bonnes volontés. Nous ne voulons rien démolir, nous voulons essayer de purifier.

Quelques chansonniers ont joint à leur adhésion, un couplet de circonstance : cela devait être.

Xanrof d'abord, dont les productions sont des merveilles de finesse et d'observation :

Ne raillez pas ce Congrès où l'on chante :
De la chanson tous sont les obligés.
Petit enfant, que sa douceur enchante,
Homme qui voit ses soucis allégés,
Amant dont la chanson chante la Mie,
Malade aussi que sa gaieté soutient...
N'y a qu'à ceux qui sont d'Académie
Que la Chanson — hélas ! — ne dit plus rien...

Octave Pradels — dont le rire est si communicatif — a rythmé sa réponse sur l'air : *J'ai vu le Parnasse des Dames* :

Dans quel but la gent chansonnière
Fait un congrès — demandez-vous —
Et s'y prend à l'heure dernière
Où les congrès finissent tous ?
Je confesse mon ignorance.
Mais je crois sans plus de façons,
Que c'est pour bien prouver qu'en France
Tout doit finir par des chansons

Allons, il est à présumer qu'on ne s'ennuiera pas au Congrès de la Chanson : l'esprit sera de la fête !

LÉON MAYET

Echos Artistiques

Nos anciens artistes : M. Paul Jurge, dont le public lyonnais a gardé un bon souvenir, alors qu'il tenait, aux Célestins, le double emploi de comique et de régisseur sous la direction Dalbert, vient d'être engagé comme régisseur général par M. de Lagoanère, directeur du Théâtre de la Renaissance.

Parmi les principaux chefs de service du futur Opéra-Populaire, organisé par notre confrère le *Matin*, nous relevons les noms de M. Nerval, le meilleur trial, que nous ayons possédé à Lyon, sur notre première scène, et de M. Eugène Arnaud-Picheran, qui fut successivement chef d'orchestre du Casino, des Célestins, du Grand-Théâtre et du Théâtre-Bellecour.

M. Emile Simon, vient de publier le tableau de la troupe qui doit desservir, cet hiver, le théâtre des Variétés de Marseille.

Parmi les artistes parisiens engagés en représentation, citons les noms de MM. Antoine, Lucien Guitry, Tarride, Gobin, Lerand, et de Mmes Réjane, Jane Hading, Maria Magnier, Marcelle Lender, Rosa Bruck, Jane Cheirel, Blanche Toutain, Martine Régner. Excusez du peu.

Dans la troupe permanente, nous ne reconnaissons que deux artistes ayant passé par Lyon, MM. Mosnier et Maury, qui furent, il y a deux ans, pensionnaires des Célestins.

La Comédie s'installera, le 20 octobre, au théâtre Sarah Bernhardt. Voici les projets dont on a parlé. On ferait une reprise d'*Hernani*, avec décors et costumes neufs ; puis on remonterait l'*Angelo* de Victor Hugo. Mme Segond-Weber débiterait dans cet ouvrage. Enfin, on mettrait à la scène l'adaptation, par M. Rivollet, de l'*Alceste*, d'Euripide, représenté dernièrement à Orange.

On a célébré, ces jours derniers, dans la plus stricte intimité le mariage de Suzanne Reichemberg, l'ex-petite doyenne de la Comédie-Française, avec M. de Bourgoing.

Le prix d'un baiser.

Prochainement comparaitra devant le tribunal de Munich, en qualité de plaignante, une jeune artiste dramatique, qui se distingue de ses consœurs par une sensibilité excessive de l'épiderme.

Un acteur s'étant permis d'embrasser, en scène, sa camarade, celle-ci traîne devant la justice de son pays l'auteur de l'attentat.

En vain celui-ci proteste de son innocence. La comédienne outragée invoque les antiques et chastes règlements de la scène allemande : elle s'appuie sur un article du Code théâtral de Salzbourg, interdisant aux acteurs de prendre à la lettre les indications des auteurs dramatiques « en ce qui concerne les accolades, embrassements et étreintes passionnées ».

Les juges bavarois nous diront donc avant peu combien, en Allemagne, on évalue, en ces litiges, l'importance du dommage.

Rossini était, dit-on, très rosse : jadis on se pâmait à ses mordantes saillies. Après un dîner chez une notabilité de son époque, une dame très laide, cantatrice de rencontre et sans aucun talent, s'appretait à chanter l'air de *Semiramis*, et s'approchant du chanteur de *Guillaume Tell*, elle lui dit en minaudant :

— Ah ! cher Maître, que j'ai peur !
— Et moi donc ! soupira Rossini.

NOS THÉÂTRES

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

Les deux dernières représentations de *Michel Strogoff*, par la tournée Romain, seront données aujourd'hui dimanche, en matinée et en soirée.

L'ouverture officielle de notre scène de comédie aura lieu demain, lundi, 1^{er} octobre, avec *Francine* ou *Le Respect de l'Innocence*, drame de M. Janvier de la Motte, représenté, l'hiver dernier, à l'Athénée comique de Paris.

THÉÂTRE-BOUFFES DE LA SCALA

L'ouverture du nouveau Théâtre-Bouffes de la Scala a eu lieu, jeudi soir, 27 septembre, avec le concours d'une nombreuse assistance, attirée par un programme, qui comprenait : *Les Locataires* de M. Blondeau, vaudeville en cinq actes, de M. Chivot, et *Aimé de sa belle-mère*, comédie en un acte, de M. Hubert.

Cette première soirée a permis de constater que la troupe présentée par M. Guillet renfermait des éléments excellents qui trouveront à s'affirmer mieux encore après avoir pris contact avec le public lyonnais. Il faut mettre hors de pair, M. Paul Didier, l'ancien pensionnaire des Célestins, bien secondé par MM. Goneau, Jolly, Jaliger, Labrousse, Clément, et par Mmes Lacroix, Delorme, Derlange, Saint-Ange et Mathey.

Bonne chance à la nouvelle scène qui paraît devoir être ouverte surtout aux auteurs gais ; le vaudeville et, au besoin, l'opérette offrent d'ailleurs un champ assez vaste à exploiter.

LE SOURIRE

Ineffable sourire : Esprit qui se délire
Et vient s'épanouir, comme un reflet des cieux,
En un frisson d'amour sur une fleur de vie !
Auréole divine où l'âme est en nos yeux !

Fugitive pensée (O puissante magie !)
Qui se vient imprimer au vélin merveilleux
D'une lèvres adorée ! O charme que j'épie
Sur un visage aimé que tu fais radieux !

Que tu sois d'une épouse ou bien d'une maîtresse,
D'un ami, d'une mère ou d'un enfant chéris,
N'es-tu pas un rayon de suprême tendresse !

Et, du cœur, le soleil dont la chaude caresse
Fait éclore en notre être les bonheurs infinis,
En chassant de nos fronts la morose tristesse !

Gabriel SAMBORSKI.

Lettre Parisienne

Un Bibelot dramatique

Ceux d'entre nos lecteurs qui sont allés à l'Exposition ont certainement pris plaisir à regarder quelques-uns de ces petits musées rétrospectifs, disséminés un peu dans toutes les classes et qu'on appelle familièrement les « centennales ».

Il y en a un tel nombre et contenant une telle quantité d'objets de toute sorte, qu'on ne pourra jamais se flatter d'avoir pu les étudier en détail dans ce court espace de six mois, alors qu'il eût fallu au moins un an ou deux pour connaître à peu près ce recueil de tout ce que les grands collectionneurs ont réuni de plus curieux ou de plus précieux. De toute façon, je serais bien surpris si qui que ce soit avait vu un des objets les plus rares de toutes ces collections et un de ceux qui représentent tout un monde de faits et d'idées. Je le signale, du moins, à l'attention des lecteurs qui peuvent encore venir à Paris.

Cet objet est, à la vérité, des plus humbles, et on ne peut pas dire qu'il paie de mine. Représentez-vous quelque chose comme une sorte d'escabeau de cuisine, en bois qui n'a rien de précieux. Par un trou, pratiqué sur la planche supérieure, passe une corde, qui, à sa partie inférieure, est attachée à une planchette, qui figurerait vaguement une pédale, et à sa partie supérieure se relie à une façon d'engin, avec une petite poulie. Enfin, quelque chose de très grossier, de très primitif, qui tient entre la mécanique du plus pauvre remouleur et ces inventions que construisent parfois au collège des enfants qui ont quelques dispositions pour les sciences ou l'industrie.

Cela se trouve au premier étage d'un des palais du Champ de Mars et se dissimule parmi les modiques trésors d'une des centennales qu'on visite le moins, par la raison qu'on l'ignore le plus, la centennale de la filature, et c'est en véri-

té, je vous le dis, la *première machine à coudre*.

Eh bien, cet objet, dont un collectionneur ne donnerait peut-être pas quarante sous, évoque je ne sais quelles profondes méditations. Il vous hante et vous trouble. Nous sommes restés là devant, l'autre jour, après l'avoir découvert, sans pouvoir en détacher nos yeux.

A côté de cet engin, petit mais immense, se trouve, sous une cage de verre, le buste doré de son inventeur, un certain Thimonier (je ne suis plus très sûr du nom, ne l'ayant pas noté) et une inscription qui dit où il inventa sa mécanique, en 1830. L'homme a l'air d'un bon bourgeois, honnête et paternel. La date fait déjà réfléchir : il n'y a que soixantedix ans que cette invention a commencé de changer la face du monde et de bouleverser la vie des villes.

Certaines légendes, je crois, sont relatives à ces faits si simples et pourtant si graves. On dit que l'homme qui trouva cela n'avait d'autre idée que d'épargner à sa femme de la fatigue en lui permettant plus de besogne. D'autres disent, au contraire, que, génie inconnu, il entrevit la colossale transformation qui viendrait, mais qu'une fatalité inéluctable lui fit créer sa mécanique, quand bien même il n'eût pas voulu le faire et qu'on lui eût montré en lettres de feu, sur le mur de son atelier, les plus terribles conséquences qu'elle pouvait entraîner.

Mais les choses se passent toujours beaucoup plus simplement. Une invention n'est que peu de chose en elle-même. Ce n'est que plus tard qu'on voit où elle a mené et où elle peut encore mener les hommes. L'inventeur alors est depuis longtemps enterré. L'imprimerie, ce sont quelques lettres en bois, destinées à imiter simplement celles des manuscrits. La locomotive, les trains éclairés, c'est le couvercle d'une marmite qui se soulève pendant que bout une pauvre soupe. L'électricité, le téléphone, le phonographe et Dieu sait quoi, ce sont des cuisses de grenouilles trempées dans l'eau salée ou quelque chose d'approchant.

La machine à coudre, enfin, c'est ce misérable escabeau que l'on voit à la centennale. La condition de la femme a été complètement changée en principe, dès que cet objet sortit du cerveau d'un homme obscur. Combien de santés détriquées avant qu'on perfectionnât le trépidant mécanisme. Puis, quel abaissement des salaires ! Quelles veilles imposées ! Car plus la petite invention faisait gagner du temps, plus on voulait encore en gagner, par suite de ce curieux phénomène, de cette frénésie de vitesse qui a pris le monde depuis les progrès de la

mécanique, cette folie de vouloir arriver les premiers ! Et arriver où, grands Dieux, à la tristesse, à l'anémie, à l'irritation nerveuse. Et en revoyant cette petite machine, soudain réapparaissait devant mon imagination la célèbre affiche de Willette qui montre la jeune ouvrière parisienne épuisée de fatigue, appauvrie de sang, endormie pour un instant sur sa machine à coudre, qui lui procure certainement un peu de féroce repos après lui avoir donné tant de peine si peu rétribuée. Sans doute ce n'est qu'une face de la question et beaucoup de gens souriront que la première machine à coudre ait pu suggérer à un passant de telles réflexions ou du moins, s'ils ne sourient pas, car il n'y a pas de quoi sourire, il s'étonneront, s'indigneront peut-être. Les rêveurs, les aligneurs de mots sont portés à voir le côté triste des choses, les gens pratiques sont au contraire habitués à n'en voir que le côté utile. Et en fin de compte, certainement tous les deux ont raison. Ils ont sur la première machine à coudre de quoi en découdre, comme on dit.

Arsène ALEXANDRE.

REGRETS

TERZA RIMA

Laissez-moi ! Je sais bien que c'est une folie !
Et que je vis trop loin de la réalité ;
Je sais que le Temps passe et qu'il vent qu'on oublie

Mais tant d'illusion en mon cœur ont resté !
Par Elle j'ai vécu le meilleur de mon rêve,
Et je veux croire encor, et crois à sa bonté.

Ce sera le roman discret que rien n'achève,
L'histoire qui finit doucement, tristement,
Comme le flot câlin vient mourir sur la grève.

Laissez-moi je veux vivre en mon isolement,
Seul et bien loin des bruits de votre gaieté folle.
Pour la pleurer toujours comme au dernier moment.

Vous chercherez en vain le mot qui me console,
Les sceptiques prendront en vain un air moqueur,
Je n'oublierai jamais qu'elle fut mon idole.

Comme te voilà triste et vieux, mon pauvre cœur !

E. B.

UNE TASSE DE THÉ

Je me suis marié malgré moi, presque à mon insu ; et bien certainement lorsque j'ai dit oui, lorsque j'ai sacrifié ma chère et précieuse liberté, j'étais sous l'influence d'une puissante suggestion.

J'avais juré de rester célibataire, trouvant, avec raison que ma profession d'historien et mes goûts sauvages s'accommoderaient peu des bals, des théâtres où un mari doit accompagner sa femme.

Je m'étais arrangé une bonne petite vie de garçon et m'étais promis de ne jamais rien changer à mes habitudes de solitude et de travail, aussi jugez de ma stupeur, de ma colère, lorsque je me suis trouvé marié tout comme un autre, et qui pis est, à une jolie petite femme

PALAIS DE GLACE DE LYON

Tous les Lyonnais soucieux des intérêts et du bon renom de leur ville apprendront avec une immense satisfaction que le magnifique édifice, laissé vacant par la fermeture et le transfert à Paris du musée Guimet, vient de subir une féérique métamorphose qui le place, par ses combinaisons attractives et industrielles, au premier rang des curiosités du siècle.

Il devenait urgent de doter enfin notre ville d'un établissement grandiose, où toute la haute société lyonnaise put se donner rendez-vous, et qui attirât en même temps les étrangers, si dédaigneux jusqu'à ce jour des seules attractions classiques que nous avions à leur offrir.

A l'heure qu'il est, l'on peut dire que cette création nouvelle, indispensable au prestige de la seconde ville de France, vient d'être réalisée.

Grâce à l'initiative d'ingénieurs de talent qui ont groupé autour d'eux et intéressé à leur entreprise les principaux industriels de notre cité, le musée Guimet vient d'être transformé en un merveilleux Eden du patinage, similaire et rival, ou plutôt supérieur à tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour.

Par sa situation unique, à proximité du Parc de la Tête-d'Or, au centre de rayonnement de plusieurs lignes de tramways, à cinq minutes des lignes de Perrache-Brotteaux et de Perrache à l'entrée du Parc ; à deux minutes seulement du tramway de la Compagnie lyonnaise de Perrache au Parc (2^e entrée) sans compter les autres lignes dont on doit incessamment commencer les travaux et qui doivent passer devant le Palais de Glace, cet établissement est appelé à un gros succès.

Les bâtiments existants, par leur disposition, leurs proportions et leur magnificence, se prêtent merveilleusement à leur nouvelle affectation.

Au rez-de-chaussée, à côté le garage de bicyclettes, donnent accès trois portes monumentales, à l'entrée principale immense hall de publicité avec distributeurs automatiques et concédés à l'Agence Fournier. A l'autre entrée, grande brasserie et restaurant avec terrasse. Au premier étage, une salle de concert, avec théâtre machiné comme une scène de féerie et un jardin d'hiver avec grottes, rocailles, vasques d'eaux et toute la flore exotique. Le deuxième étage et réservé à une exposition permanente de peinture et de sculpture. A côté, une salle de sport agencée à cet effet, avec plancher d'escrime, trapèze, etc., et jusqu'à des bateaux pour apprendre à ramer.

C'est sur un terrain adjacent à l'immeuble et d'une superficie considérable que l'on a élevé les constructions nouvelles : une immense salle avec une piste de vraie glace de 2.000 mètres carrés, la plus grande d'Europe avec son pourtour promenade d'où l'on apercevra la salle des machines, une merveille pour les techniciens : une galerie circulaire sur laquelle un concert par un orchestre de trente musiciens se fera entendre tous les jours, l'après-midi et le soir ; à proximité du patinage, des cabines de douches. Il est évident que pour le luxe, le confortable, les attractions et surtout pour les dimensions de la grande salle de patinage et de la piste de glace, tous les établissements similaires d'Europe seront de beaucoup distancés.

Il n'est pas à Lyon de sport qui compte un plus grand nombre d'adhérents et, faut-il le dire, de fanatiques que le patinage sur glace. Lorsque, par un froid rigoureux, le lac de la Tête-d'Or est livré aux ébats des patineurs, l'affluence du monde est énorme, et c'est par dix et quinze mille que les amateurs sillonnent chaque jour la vaste nappe de glace dont les craquements et les fissures commandent souvent la plus extrême prudence.

Lorsque le public aura à sa disposition un établissement de patinage merveilleux de luxe et de confortable, avec des professeurs stylés et corrects, une piste de glace soigneusement entretenue et l'assurance de se livrer sans aucun danger à ses plaisirs favoris ; lorsque par la bise qui cingle àprement le visage et gerce les peaux délicates, les dames si friandes du patin pourront échanger leurs impressions dans l'atmosphère tempérée d'une salle immense qui flamboiera la nuit venue, sous les torrents de lumière électrique, le Palais de Glace deviendra vite l'établissement le plus fréquenté de toute la province en même temps que le rendez-vous de prédilection de la société lyonnaise.

rieuse, tapageuse, coquette, mondaine, toujours en courses, en bals, en voyages, et qui me tyrannise malicieusement pour étouffer mes velléités de révolte tardive.

Car c'est en vain que depuis j'ai essayé de résister au tourbillon vertigineux qui m'emportait ahuri, moi pauvre être sauvage et gauche, de soirées en soirées, au théâtre, aux eaux, aux bains de mer, comme une barque désemparée qui ne peut plus lutter contre les flots envahissants.

Il m'a fallu me plier docilement aux mille fantaisies charmantes de ma jolie et frivole petite femme, satisfaire ses caprices éternellement changeants, et lui sacrifier, sans inutiles plaintes, mes goûts de travail et de réclusion, et plus encore, la peur du monde qui me le faisait fuir jadis. Je l'accompagne chaque jour partout où il plaît à sa folle tête de me conduire, et je l'adore, hélas ! et je dir à qui veut m'entendre, mais à elle surtout, que tout est bien ainsi, alors qu'en secret j'enrage de tous mes projets détruits, de toutes mes notes inutiles oubliées au fond d'un tiroir, de tous mes travaux mort-nés dans mon cerveau surmené de plaisirs.

Et tout cela pour une tasse de thé !...

Oh ! cette tasse de thé ! je la sens encore comme une tisane amère dont le passage, bien que j'y ai à peine goûté, m'a enlevé toute la tranquillité de ma vie si bien combinée.

En deux mots, voici l'histoire telle qu'elle m'est arrivée : Je ne suis pas un mondain, n'est-ce pas ? c'est bien entendu ; j'ai horreur de ces réunions cérémonieuses, de ces diners d'apparat, de ces bals où personne ne connaît personne ; et j'avais toujours évité, moitié par égoïsme, moitié par sauvagerie, les mille et une corvées désagréables pour un homme indépendant qu'impose la fréquentation du monde.

J'étais un timide à qui une belle jeune fille faisait peur ; et plutôt que d'en rencontrer quelqu'une à qui la plus élémentaire politesse m'eût commandé de parler, je faisais un détour ou me privais d'une sortie pour l'éviter.

Jusqu'à trente-cinq ans j'avais vécu comme un loup dans mon terrier, me préservant soigneusement des relations encombrantes et brûlant les devoirs de société. Je ne fréquentais guère que les bibliothèques d'œuvres anciennes qui n'avaient pas d'hôte plus assidu ; et certes ce n'est pas là que je craignais de rencontrer la jeune fille qui aurait pu m'enchaîner.

La chaîne m'a pris ailleurs : c'est le hasard qui a tout fait.

Un de mes amis (que Dieu lui pardonne pour moi) m'a entraîné, un soir, chez sa tante, une respectable dame que nous devions trouver seule, et qui nous offrait une tasse de thé entre deux causes sérieuses

J'acceptai sans méfiance, et crac ! je

tombai comme un chat effarouché au milieu d'une réunion de douze ou quinze personnes ; c'était plus qu'il n'en fallait pour me faire perdre la tête. Aussi, me renfonçant avec ennui dans un coin un peu sombre, je tâchai de dissimuler le mieux possible ma maussade personne. Si l'on avait pu m'oublier tout à fait, je crois que j'aurais réussi à prendre un peu d'aplomb et à me remettre de cette alerte désagréable ; mais, par une malchance inouïe, mon ami et sa tante m'adressaient à chaque instant la parole, m'obligeant à répondre, ce que je faisais de pitoyable façon.

Les heures me paraissaient d'une longueur désespérante, et j'attendais avec angoisse le moment où je pourrais m'esquiver poliment, lorsque la table à thé fit son apparition. Tous les hôtes se rapprochèrent de la maîtresse de maison, et mon ami vint lui-même me chercher, me raillant doucement de ma misanthropie, et me fit mettre en pleine lumière.

Je me sentais encore plus gauche sous les regards de toutes ces personnes qui semblaient me dévisager curieusement. Une belle jeune fille m'avait présenté une tasse de thé ; je voulus l'avalier à la hâte pour mettre un terme à cette situation intolérable et m'en débarrasser bien vite ; mais, à la première gorgée, je fus forcé de m'arrêter, horriblement brûlé par ce breuvage funeste. Ma voisine, une jolie blonde, avait posé sa tasse sur la table pour la laisser refroidir ; je voulus l'imiter et me levai gauchement.

Hélas ! trois fois hélas ! je ne sais comment cela se fit, mais mon pied mal assuré, s'embarassa dans la robe rose de ma petite voisine, je fis un faux pas ; et, terrifié, craignant une culbute ridicule, je me cramponnai avec force à son bras, lâchant la tasse à thé dont le contenu brûlant se répandait, tandis que je reprenais enfin mon équilibre compromis.

Mais ma voisine avait poussé un cri de douleur et s'était levée toute droite, agitant en l'air une petite main blanche et fine, où la tisane brûlante avait marqué de larges taches rouges. Cette petite main avait reçu le contenu de la tasse qui gisait à terre, lamentablement brisée.

J'étais atterré, confus de ma maladresse, et surtout bourré de remords à la vue des larmes qui perlaient au bord des beaux yeux bleus levés sur moi avec une expression de doux et navrant reproche. Comment réparer ma sottise ?... Je perdis tout de bon la tête, cette fois, car tous les invités me regardaient, s'apitoyant sur la main brûlée de la jeune fille, s'empresant pour la soulager ; et, balbutiant quelques excuses inintelligibles, je me sauvai, affolé de ce désastre.

Mais toute la nuit, il me fut impossible de fermer l'œil, poursuivi par le souvenir

de l'infortunée que j'avais involontairement martyrisée, ayant sans cesse devant les yeux son visage pâle et le regard triste qu'elle m'avait jeté comme unique plainte. Et j'allais et je venais dans ma chambre, me répétant cent fois que j'étais un brutal, un malappris, et que j'aurais dû au moins faire des excuses convenables à mon innocente victime puisque ma maladresse était irréparable.

Le soir du même jour je me présentais chez les parents de la jeune fille dont j'avais demandé l'adresse. Ce n'était pas sans m'en être bien défendu que je m'étais décidé à cette visite ; mais je m'étais dit qu'un galant homme ne pouvait agir autrement, et j'avais réussi à faire violence à ma timidité.

Je fus très bien reçu, et la jeune fille vint elle-même au salon. Elle me montra sa main enflée tout enveloppée de compresses, et voulut bien m'assurer qu'elle ne souffrait pas trop et ne me gardait nullement rancune. Je lui promis de revenir chaque jour prendre de ses nouvelles jusqu'à la complète guérison ; et je revins fidèlement tous les soirs, oubliant auprès d'elle ma sauvagerie et mes terreurs passées, et causant avec abandon.

La petite main à peine cicatrisée était d'ordinaire le sujet de nos entretiens.

Un jour cette pauvre petite main enfin guérie s'est trouvée serrée dans la mienne qui tremblait, et y est restée. Comment cela s'est-il fait ?... Je l'ignore encore. Il est dans la vie certains mouvements soudains et irréflectis dont on ne peut se rendre compte même lorsqu'ils sont accomplis, le mien était sans doute de ceux-là.

Et depuis ce jour tout a marché avec une incroyable rapidité, ne me laissant pas le temps de me reconnaître et de m'arrêter sur la pente où je roulais inconscient, entraîné par cette main aimée.

Docilement je suis retourné chaque soir faire ma cour à ma jolie fiancée, continuant la douce habitude si vite prise. J'ai vécu comme en un rêve trois ou quatre semaines, et enfin je me suis réveillé tout surpris aux pieds d'un prêtre qui nous unissait.

J'étais marié et ma femme me souriait à travers son voile de dentelle.

J'adore ma femme et je cède à ses volontés parce que je ne puis lui résister. Elle a une façon charmante de me montrer sa main qui garde encore une cicatrice, lorsque je fais mine de lui refuser ce qu'elle demande. Et je comprends tout de suite qu'il faut baiser cette main meurtrie et la suivre aveuglément où elle veut me conduire.

Je ne vais plus stationner dans les bibliothèques ; j'ai fermé tous mes papiers ; je les reprendrai peut-être un jour si ma femme est lasse de la vie agitée qui nous emporte ; sinon, toutes ces notes éparses dormiront dans l'oubli.

Et pourtant je regrette ma chère liberté d'autrefois, mes journées de travail, ma solitude et ma gaucherie perdues pour une tasse de thé.

Vous tous qui lisez ma trop véridique histoire, méfiez-vous lorsque quelque vieille dame vous offrira une tasse de thé. La tasse de thé cache peut-être un piège!

Jeanne GERMAIN.

OFFRANDE

Kypris, qu'un chevrier modela dans l'argile,
Je t'offre, — afin qu'aux bras du chanteur d'Héraklé
Je goûte le plaisir en demeurant stérile, —
Une brebis qui n'a pas encore agnelé.

— Vois, je t'apporte aussi ces herbes odorantes ;
La sauge humide où boit l'abeille dans l'été,
Et le cerfeuil plus frais aux mains que l'eau courante
Mélèront leurs parfums d'onde et de crudité.

Mon sein est puéril, mais mon cœur est farouche ;
Daméas le sait bien à l'heure de l'accord,
Car la flûte est moins vive et chaude sur sa bouche
Que ne l'est mon baiser qui s'appuie et qui mord,

Le soleil du midi couché dans la luzerne
S'abat moins lourdement sur la plaine et les champs,
Que ne pèse l'amour sur les corps qu'il gouverne
De son désir jaloux et de ses jeux méchants.

Mon cœur las est plus rude à porter que la cruche
Pleine de lait fumant, que le vase d'étain
Où je verse la cire et le miel de la ruche,
Que les rameaux du hêtre et les pommes du pin.

La paix des jours légers et doux s'en est allée...
O Vénus Cypris, qui naquis de la mer,
Je t'offre, à toi qui prends plaisir aux eaux salées,
Les larmes de ma joue et de mon cœur amer.

Anna de NOAILLES,

LIBRE CHRONIQUE

Au Banquet des Maires.

Les échos du banquet des maires de France nous rapportent — qu'entre la poire et le fromage — le principal sujet de conversation entre les convives municipaux, le thème la plus discuté entre ces écharpés de province a été surtout « la dépopulation française ».

Nos bons édiles ruraux ont été unanimes à reconnaître et à déplorer — eux qui tiennent les registres de l'état-civil — que le luxe d'une nombreuse famille devienne si coûteux, sous notre benoîte République, que leurs administrés font, hélas ! du « malthusianisme » au lieu de faire des enfants ; alors que les champions de la Triple-Alliance pullulent comme des microbes de la paix armée.

Il y a déjà longtemps que la science, la politique et la philosophie ont jeté leur cri d'alarme sur cette question ; et certains pessimistes prophétisent même qu'au train dont nous allons — ou plutôt dont nous n'allons pas — on exhibera, sous quelques siècles, dans les kermesses allemandes, les derniers Gau-

HYGIÈNE PRATIQUE Nous avons signalé déjà les services que peut rendre l'**Eau de Javel pour la désinfection**. On nous demande le mode d'emploi ; le voici : préparer l'eau de de Javel à 2° décolorants (en mettant, par exemple, 19 litres d'eau avec un litre d'extrait de Javel à 40° décolorants), laver largement les objets à traiter, laisser imbiber quelques minutes, rincer ensuite à l'eau pure.

C'est le procédé mis en usage par les Compagnies de Chemins de fer (P.-L.-M., Orléans, Est...), pour la désinfection des wagons, en vue de prévenir la propagation des maladies contagieuses.

CÉRÉALINE GIRAUD

Nouvel Aliment, le meilleur de tous

Pour les enfants et les estomacs délicats

GROS ET DÉTAIL

LYON- 22, rue Victor-Hugo, 22 - LYON

E. BOSCH & C^{ie}

Costumiers du Grand-Théâtre

et des Célestins

FOURNISSEURS DE LA VILLE

1, rue du Théâtre, 1

DERRIÈRE LE GRAND-THÉÂTRE.

LYON

MATÉRIEL POUR CAVALCADES

et Théâtres de Sociétés

Location d'Habits Noirs

ANNUAIRE

GÉNÉRAL

DU

Commerce de Lyon

et du Département du Rhône

EN VENTE

Agence FOURNIER, 14, rue Confort, LYON

ASTHME ET CATARRHE

Guéri par les CIGARETTES **ESPIC**
ou la POUDE
Oppressio. à. Toux. Rhumes. Névralgies.
Le FUMIGATEUR PECTORAL ESPIC est le
plus efficace de tous les remèdes pour
combattre les Maladies des Voies respiratoires.
Il est admis dans les Hôpitaux Français et Étrangers.
Toutes Pharmacies. 2^e la Boîte. Vente en gros : 20, rue St-Lazare, Paris.
EXIGER LA SIGNATURE CI-CONTRE SUR CHAQUE CIGARETTE

Anc. M^{re} VIENNET, Fondée en 1837

PIANOS
9, Place Jacobins, 9
LYON
Ch. MORETTON & C^{ie}
Envoi franco Catalogue illustré

Eviter les contrefaçons

**CHOCOLAT
MENIER**

Exiger le véritable nom

UN CLOU DE L'EXPOSITION

Un des Clous de l'Exposition, et un vrai Clou celui-là, c'est le colossal Ballon captif de la Société du ST-RAPHAEL-QUINQUINA.

Ce n'est pas seulement de l'Exposition, mais de tout Paris qu'on lit sur cet immense aérostat ce nom si souvent répété ST-RAPHAEL-QUINQUINA.

Ce Vin tonique de premier ordre est apprécié et connu dans le monde entier. En lisant la réclame du Ballon, tous les Étrangers venus à l'Exposition sont en pays de connaissance. Ils trouvent facilement à Paris ce qu'ils consomment habituellement soit à Chicago, à Buenos-Ayres, à Calcuta, à Shanghai, etc... etc.

Le ST-RAPHAEL-QUINQUINA figure en outre merveilleusement à l'Exposition à la Classe 64, ancienne Galerie des Machines, où chaque jour une foule considérable se presse à son magnifique Pavillon pour y venir chercher les divers objets distribués au Public et y porter leur commande.

Le ST-RAPHAEL-QUINQUINA jouit d'un prestige et d'une popularité de premier ordre dus à la supériorité et à l'ancienneté de sa Marque qui, sans publicité tapageuse a atteint les sommets de la Renommée.

A tout Seigneur, tout honneur : le ST-RAPHAEL-QUINQUINA a été déclaré **HORS CONCOURS**.

Malgré les nombreuses imitations, le ST-RAPHAEL-QUINQUINA est resté et restera toujours le Tonique idéal par excellence.

lois, comme de curieux vestiges anthropologiques d'une race disparue.

Cette navrante perspective m'a fait passer un patriotique frisson dans le dos, et je me suis promis de gourmander mes compatriotes sur leur coupable stérilité, contre laquelle je réagis — dans la mesure de mes forces et des bonnes volontés occasionnelles qui veulent bien me prêter leur... concours.

J'ai d'ailleurs été devancé dans cette voie — qui devrait être lactée — par nombre de mes confrères de grande envergure, qui ont rompu force plumes sur ce sujet palpitant et délicat ; et — à l'instar du bouillant Achille se nourrissant de la moëlle des lions et des tigres pour se préparer aux combats — j'ai dévoré toutes les tartines susceptibles de m'imprégner du grand principe à défendre.

Malheureusement, il faut bien reconnaître que ce ne sont ni des statistiques, ni des discours, ni des commentaires, ni même des dispositions législatives qui nous rendront plus prolifiques ; et j'estime que la meilleure panacée contre notre... inertie serait encore le stimulant employé par le vainqueur d'Isly en faveur de la colonisation algérienne — dont les criquets nous donnent encore, actuellement, un si bel exemple de fécondité.

La chronique raconte, en effet, que ce farceur de maréchal Bugeaud avait imaginé de faire battre du tambour fréquemment, pendant la nuit, dans les rues de son gouvernement. Les habitants — réveillés en sursaut et énervés par ce vacarme périodique — ne pouvaient ronfler passivement et rassuraient leurs épouses effrayées, en leur prodiguant les caresses les plus... efficaces.

La progression des naissances prouva bientôt que le héros de *La Casquette* était aussi habile créateur que tueur d'hommes.

En avant donc les tapins nocturnes ! — rrran-plan-plan-plan-plan — et prouvons enfin que le coq gaulois n'est pas devenu un chapon. FRANC-SILLON

PHÉBUS

CONTE D'OUVERTURE

C'était un chien. Je l'appelais Phébus. Une bande de sots ne comprenant pas mieux la beauté des bêtes que celle des hommes, sans savoir pourquoi, le trouvaient laid.

En réalité, il était superbe, avec son long poil blanc et frisé, ses dents blanches émergeant de sa gueule rosée, sa tête légèrement inclinée, ses yeux d'un jaune d'or qui vous regardaient avec une fixité étrange, d'où se dégageait une expression d'infinie bonté.

A peine avais-je prononcé son nom ou fait entendre un coup de sifflet qu'il aurait reconnu entre mille autres, il arrivait, bondissant, auprès de moi.

Je l'avais eu petit, tout petit, gros comme trois boules de neige, auxquelles il ressemblait à la fois par la couleur de sa robe et la rondeur grassouillette de son corps souple.

Il m'aimait beaucoup. Et j'aurais été capable de gifler quiconque l'eût maltraité sans motif en ma présence. Souvent je prenais plaisir à l'examiner curieusement et, malgré moi, sans méchanceté aucune, je pensais : « Toi, tu es cent fois plus intelligent que beaucoup de personnes de ma connaissance. »

Notre intimité parfaite durait depuis trois ans déjà. Nous avions parcouru ensemble bien des lieues, en donnant la chasse aux perdreaux, aux lièvres et aux cailles. Et si, par hasard, sous le claquement du fouet cruel, il se couchait, tremblant à mes pieds, c'était pour qu'il conservât, intactes, ses qualités distinctives dont j'étais fier et que, pour rien au monde, je n'aurais voulu qu'il perdît.

On eût cru, d'ailleurs, qu'il devinait mon sentiment, le brave animal. Après chaque correction, il se levait, craintif d'abord, confiant ensuite, appuyait ses deux pattes de devant sur la crosse de mon fusil et, en même temps, me léchait la main, comme pour me dire : « Je ne t'en veux pas. »

Mais le bonheur est généralement une chose qui passe vite, parce qu'elle fait naître l'envi et la jalousie autour d'elle.

Ceci est vrai, même pour les bêtes.

Septembre commençait. L'ouverture de la chasse venait d'avoir lieu. Il faisait une chaleur accablante. Et, pourtant, chaque disciple de saint Hubert, coiffé d'un large chapeau de paille, à moitié vêtu de toile grise ou blanche, la gibecière sur le dos, le fusil posé en travers de l'avant-bras ou maintenu sur l'épaule, marchait d'un pas ferme à travers les chaumes rugueux et les trèfles en fleurs.

De tous côtés, des détonations précipitées déchiraient la plaine. C'était à qui serait le vainqueur de la journée. Deux chasseurs se rencontraient-ils ? Un rapide colloque s'engageait : « Combien de pièces ? — Une douzaine. Et vous ? — Quatorze. — Mais pas de lièvre ? — Pas de lièvre ! Et ces oreilles ! » Puis, chacun de son côté, ils s'éloignaient.

On tirait de près, de loin, à toute portée. Les compagnies de perdreaux s'éparpillaient au hasard, prises de folies, passant comme des flèches au-dessus des débutants secoués d'émotion et n'ayant pas même le temps de mettre en joue.

ANÉMIE



EN 20 JOURS ELIXIR de S^t VINCENT de PAUL
GUEHISON RADICALE par l'
Remède obtenu chez les **SEURS de la CHARITE**, 105, Rue Saint-Dominique, Paris.
Guéret, Ph^{ie}. J. Passage Saulnier, Paris et 6^{me} Ph^{ie}. — Broch. franco.

Le soir venu, les mailles de mon carnier étaient hérissées de poils et de plumes. Je regagnai le logis, fatigué, mais l'air réjoui. Le vaillant Phébus, qui depuis quelque temps avait perdu son appétit habituel, me précédait d'une vingtaine de mètres, battant les touffes d'ajoncs et de genêts, broussaillant dans les épines, tombant en arrêt dès que l'odeur d'un râle engourdi ou d'une perdrix timidement blottie lui parvenait.

Arrivés au milieu d'un vaste guéret quadrangulaire, entouré de toutes parts de verdoyants taillis, je remarquai que le bon chien semblait éventer quelque chose. Je le laissai faire, en le suivant du regard. Droit devant lui, il avançait, lentement, le cou tendu avec prudence, dans la crainte de renouveler la faute dont je l'avais châtié une demi-heure auparavant et dont la sécheresse, seule, était la cause.

« Quel peut bien être ce gibier là ? » pensais-je aussitôt.

Tout-à-coup, à plus de cent pas de moi, j'aperçus, courant dans un sillon et se dirigeant vers la forêt voisine, un magnifique faisan dont le plumage lustré miroitait sous le soleil.

« Impossible de songer à tirer », murmurai-je avec regret. La distance est trop grande.

Alors, impatienté, j'appelai :

« Phébus ! »

A ma voix, le faisan s'envola avec bruit. Et le chien, docilement, revenait vers moi, tête basse, au petit galop, lorsque je le vis brusquement fléchir sur ses pattes et tomber sur le sol dur, projeté malgré lui par une force invisible.

Une appréhension me saisit. Je me précipitai. J'appelai de nouveau :

« Phébus ! mon vieux Phébus ! »

Peine inutile. Au champ d'honneur, la mort venait de frapper mon cher compagnon.

Sans pouvoir les retenir, je sentis des larmes tomber de mes paupières. Je contemplai longuement ce corps inerte d'animal qui s'allongeait à mes pieds, comme pour me donner une suprême caresse. Puis, je me baissai, je pris dans mes deux mains cette tête blanche et frisée que des ignorants trouvaient laide. Je répétais encore, d'une voix qui tremblait :

« Phébus ! mon vieux Phébus ! »

A ce moment, un léger souffle — le dernier — s'exhala de ses mâchoires disjointes, tandis que de ses jolis yeux d'un jaune d'or, fixement attachés sur les miens, il semblait me dire :

« Adieu, maître, adieu. C'est fini. Nous ne chasserons plus ensemble. »

Oh ! ces prunelles de chien agonisant, dans le calme imposant de la campagne où la poudre avait cessé de résonner ! Ces yeux de moribond comprenant que la vie s'éteignait en lui tout entière ! Je les reverrai toujours devant moi.

« Pourquoi t'avoir frappé si près de ta fin, mon pauvre Phébus ? » me pris-je à murmurer.

Je transportai le cadavre sur la lisière du bois. D'une main éternée, je le recouvris de branches vertes.

Et le lendemain, au soleil levant, tandis que s'élevaient des chants d'oiseaux sous les frondaisons emperlées de rosée, j'allai, en compagnie d'un paysan, creuser moi-même une fosse spacieuse, au-dessus de laquelle fleurissent maintenant chaque année les bleuets et les nielles, parmi la vigoureuse poussée des blés.

Joseph BOUCHARD.

CONCOURS DE SONNETS

La Revue la *Sylphide* ouvre, du 1^{er} octobre au 30 novembre, un concours de sonnets (bouts rimés) où de nombreux prix seront décernés.

Demander le programme à M. Alexandre Michel, secrétaire, place d'Armes, Voiron (Isère).

Autour du Mariage

La question complexe de la dépopulation et de la repopulation est un petit jeu de bascule qui revient périodiquement à la mode.

Les journalistes à court de copie halent de temps à autre sur la corde de cette balançoire et la font osciller jusqu'à complète ponte de l'article.

C'est un nouveau chapitre ajouté à ceux déjà publiés, rien de plus. Les choses demeurent en l'état, c'est-à-dire continuent de progresser ou de décroître selon le cas, en dépit de toutes les tirades philosophiques.

Ecrire et agir font deux.

Donner des conseils et préconiser des méthodes, cela ne suffit pas pour modifier quoique ce soit.

Dans certains pays, les réformateurs sont plus pratiques.

On dit vulgairement, l'autre jour, ce système basé sur le proverbe : « Le mariage est une loterie » et qui consiste à mettre réellement les jeunes filles en loterie. Les jeunes gens candidats prennent des billets à un prix modique, mais dont le total forme une dot fort rondelette pour la fiancée de l'heureux gagnant.

Au moins, dans ces unions là, le marié ne peut jamais se plaindre d'avoir pris un mauvais numéro !

.*

Cette prime d'encouragement au mariage a naturellement ses détracteurs. Pourtant, le mariage par loterie est infiniment plus recommandable que la protection du célibat par l'assurance, système qui fonctionne dans je ne sais plus quel petit Etat européen.

AUX SOURDS Une dame riche, qui a été guérie de sa surdité et de bourdonnements d'oreilles par les Tympan artificiels de l'Institut Nicholson, a remis à cet Institut la somme de 25,000 fr., afin que toutes les personnes sourdes qui n'ont pas les moyens de se procurer les Tympan puissent les avoir gratuitement. S'adresser à l'Institut « Longcott », Gunnersbury, Londres, W.

UN MONSIEUR

offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau : dartres, eczémas, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infailible de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu.

Ecrire par lettre ou par carte postale à M. VINCENT, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier et enverra les indications demandées.

ABONNEMENTS D'ESSAI

DE TROIS MOIS

du 1^{er} octobre au 15 décembre inclus

JOURNAL DES DEMOISELLES

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

14, Rue Drouot, Paris

Paris : 3 fr. Départements : 3 fr. 50

67 années d'un succès toujours croissant ont constaté la supériorité du *Journal des Demoiselles*, et ont placé cette publication, la meilleur marché et la plus complète de toutes celles du même genre, à la tête des plus intéressantes et des plus pratiques de notre époque.

LA TOILETTE DES ENFANTS

RECUEIL DE MODES ENFANTINES

Paraissant le 1^{er} de chaque mois

France : 1 fr. 50

Cette charmante publication, dédiée aux mères de famille qui s'occupent de la toilette de leurs enfants contient :

Une Causerie sur les Modes enfantines ; Des Modèles de Robes, Chapeaux, Manteaux, Lingerie, Layettes pour fillettes et garçons ; Un et souvent deux Patrons découpés ; Une gravure de Modes colorisée ; Et, enfin une Planche trimestrielle contenant Patrons et Broderies.

LA POUPÉE MODÈLE

JOURNAL DES PETITES FILLES

Paraissant le 15 de chaque mois

Paris : 1 fr. 75. Départements : 2 fr. 25

Venant rappeler chaque mois, avec des surprises nouvelles, le souvenir du donateur. Texte illustré de plus de 200 magnifiques gravures. Contient en outre chaque mois :

Cartonnages colorisés ; Figurines à découper ; Décors de théâtre ; Surprises de toutes sortes.

On s'abonne par mandat-poste à l'ordre de M. F. THIÉRY, Directeur du Journal, 14, rue Drouot.

Envoi gratuit d'un numéro spécimen



PARIS

GRANDS MAGASINS DU

Printemps

NOUVEAUTÉS

Nous prions les Dames qui n'auraient pas encore reçu notre Catalogue illustré « Saison d'Hiver », d'en faire la demande à

MM. JULES JALUZOT & C^e Paris

L'envoi leur en sera fait aussitôt **gratuit et franco.**

GUÉRISON SURE ET RADICALE

DES

Migraines, Névralgies

PAR LES

DRAGÉES

DES

RR. PP. PRÉMONTRÉS

à base de Valérianate de Zinc

et des principes actifs du Quinquina

DÉPOT GÉNÉRAL A LYON :

Pharmacie BERTRAND Aîné

FRANÇON Successeur, 21, place Bellecour

Envoi franco contre 3 fr. en timbres ou mandat
Dans toutes les bonnes Pharmacies

ABONNEMENT SANS FRAIS

A tous les Journaux

DU MONDE

AGENCE FOURNIER

Rue Confort, 14, LYON

ASTHME ET CATARRHE

Guéris par les CIGARETTES **ESPIC**
ou la POUDRE
Oppressions, Toux, Rhumes, Névralgies.
Le FUMIGATEUR PECTORAL ESPIC est le
plus efficace de tous les remèdes pour
combattre les Maladies des Voies respiratoires.
Il est admis dans les Hôpitaux Français et Étrangers.
Toutes Pharmacies, 2^e la Boite. Vente en gros : 20, rue St-Lazare, Paris.
EXIGER LA SIGNATURE CI-CONTRE SUR CHAQUE CIGARETTE

Il s'est formé là une compagnie dont le but est d'assurer des rentes aux vieilles demoiselles dédaignées par les époux.

Les jeunes personnes pauvres, qui professent, à tort ou à raison, des inquiétudes à l'endroit de leur futur établissement conjugal, contractent une assurance à l'âge le plus tendre. Elles paient une prime qui décroît d'année en année jusqu'à ce qu'elles aient atteint l'âge de quarante ans. Si, à cette époque, le bonnet de sainte Catherine les coiffe jusqu'aux épaules, les pauvres délaissées ont droit à une rente de compensation. Par contre, se marient-elles dans l'interval, toutes les sommes versées sont acquises à la compagnie.

De sorte qu'il arrive souvent que la demoiselle, en personne pratique, préfère la rente au mari. Et le nombre des mariages diminue constamment.

Ou plutôt il diminuait.

Car, pour obvier à ce grave inconvénient, la compagnie d'assurances en question a eu l'ingénieuse idée de pratiquer parallèlement l'assurance contraire !

Les célibataires des deux sexes versent des primes annuelles afin de reconstituer des dots qui ne leur sont versées qu'en cas de mariage.

De cette façon l'équilibre est rétabli.

La Compagnie a même l'intention de compléter sa combinaison par la disposition suivante : les époux auront la faculté de laisser leurs dots à l'assureur qui s'engage à verser au ménage une somme dix fois supérieure à la naissance du dixième enfant tout en versant jusque-là les intérêts du capital déposé.

Malgré la magnificence de cette promesse, les administrateurs prétendent faire fortune, car, comme le dit La Fontaine, d'ici là, « le Roi, l'âne ou moi, nous mourrons ».

Voilà quelques-unes des petites spéculations qui se livrent autour du mariage.

Il en surgira d'autres.

Pourquoi ne verrions-nous pas, par exemple, les repas de noces se faire à bon compte au moyen d'une loterie dont les restaurateurs de la ville prendraient les billets et dont le montant contribuerait à payer les festins chez le gagnant ?

La même chose se ferait pour le tailleur, la couturière, le marchand de meubles, etc.

Il n'y a pas de petits profits pour entrer en ménage !

Marcel Rosny.

BIBLIOGRAPHIE

LE MONDE ILLUSTRÉ

43, quai Voltaire, Paris

Sommaire du 29 septembre 1900.

CHRONIQUE : Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Variétés : Crime ou suicide, par G. Lenôtre; le Banquet des maires, par

L. de Montarlot; En revenant du banquet, par Clairville; l'Exposition de 1900; Madagascar, par Borie; la Voiture-fanal, par G. Bidarray; les Industries d'art, par Dréville; les Nouvelles fouilles du Forum romain, par H. Lyonnet; la Semaine illustrée, par N. Nozeroy; les Livres, par Pierre Duc; le Sport, par A. Wimille.

Explication des gravures, Revue Comique, Echecs, Rébus, Récréations. Memento de la semaine. — Le numéro : 50 centimes.

LECTURES POUR TOUS

Abonnement. Un an : Paris, 6 fr. Départements, 7 fr. Etranger, 9 fr. — Le numéro, 50 centimes.

Speacles et Concerts

CIRQUE RANCY

Avenue de Saxe

Réouverture le 6 octobre, avec une troupe entièrement nouvelle.

CASINO DES ARTS

Tous les soirs, à 8 heures, spectacle varié. Dimanches et fêtes, matinée à 2 heures.

THÉÂTRE-BOUFFES DE LA SCALA

Tous les soirs, *Les Locataires de M. Blondeau*, vaudeville en 5 actes, de M. Chivot; *Aimé de sa Belle-Mère*, comédie en un acte. Location tous les jours au Casino. Après-demain, dimanche, matinée avec le même spectacle que le soir.

GUIGNOL DU GYMNASE

30, quai Saint Antoine.

Guignol vendu par ses frères, pièce en 8 tableaux.

BULLETIN FINANCIER

Le marché a été plus animé que ces jours derniers, mais les ventes ont dominé et la clôture se fait presque aux plus bas cours.

Ce sont toujours les nouvelles de Chine qui impressionnent défavorablement la spéculation. Le 3 % perd le cours de 100 fr. et reste à 99.97; le 3 % finit à 102.

La Banque de France se traite à 3.970; le Comptoir national d'Escompte à 597 et le Crédit lyonnais à 1.066, n'ont pas varié. Le Crédit foncier et la Société Générale n'ont pas été cotés.

Les Chemins français clôturent : le Lyon à 1.820, le Midi à 1.300, le Nord à 2.325 et l'Orléans à 1.730, le Suez à 3.490.

L'Extérieure clôture à 72.45, l'Italien à 93.40, le Russe 3 % 1891 reste à 84.10, le Turc D s'inscrit à 22.55 et la Banque ottomane à 535.

Le Propriétaire-Gérant ; V. FOURNIER.

mp. P. LEGENDRE & C^e, Anc. Maison A. Waltener. — Lyon